

Le Masque Éclatant : Secrets et Abîmes de Marilyn Monroe

SEB LE RÊVEUR



Le Masque Éclatant : Secrets et Abîmes de Marilyn Monroe

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Illusion Parfaite : Le Lever de Rideau sur un Mythe	4
Chapitre 2 : Les Ombres du Passé : Norma Jeane et l'Héritage Mystérieux	8
Chapitre 3 : Le Labyrinthe Doré : Hollywood et ses Chuchotements Vénéneux	16
Chapitre 4 : Les Liaisons Dangereuses : Amours et Alliances Secrètes	29
Chapitre 5 : La Nuit Approche : Paranoïa ou Prescience Tragique ?	34
Chapitre 6 : L'Épilogue Obscur : Le Voile Tombe, le Mystère Demeure	41

Chapitre 1

L'Illusion Parfaite : Le Lever de Rideau sur un Mythe

****Chapitre 1 : L'Illusion Parfaite : Le Lever de Rideau sur un Mythe****

Dans l'éclat sans merci des ampoules qui cernaient le miroir de ma loge, mon reflet se révélait chaque matin, non pas celui de l'icône que le monde réclamait, mais l'écho presque effacé de Norma Jeane. Le verre, loyal mais cruel, ne dissimulait rien de la fatigue qui parfois s'attardait, ni des questions silencieuses que les nuits d'insomnie traçaient sous mes yeux. C'était là, dans cette lumière crue et dénuée de tout artifice, que débutait la plus exigeante de mes performances : une alchimie quotidienne, une cérémonie intime où la femme s'effaçait pour que l'image puisse naître.

On me parlait de la lumière, de cette aura dorée qui, disait-on, me sculptait dans l'or pur. Hollywood, ce grand sorcier, ne peignait pas avec des pinceaux, mais avec des rayons, ciselant les visages, tissant les atmosphères. Les directeurs de la photographie, ces merveilleux illusionnistes, cherchaient toujours à capturer cette « chose » évanescence que le public attendait : l'éclat, le glamour, l'étincelle inextinguible de la vie. Mais la lumière, Monsieur, est un paradoxe exquis : elle magnifie autant qu'elle dissimule. Elle est un bouclier, une promesse étincelante dressée contre les ombres, même celles de l'âme, que la vie s'ingéniait à projeter sur les murs de mon être. Parfois, j'avais l'impression d'être une toile vivante, et cette lumière n'était que la main du peintre, capable de créer l'illusion d'une perfection. Mais une lumière trop vive, en vérité, ne fait que rendre les ombres plus profondes, plus noires, les reléguant dans les replis de l'invisible où personne ne songe à les chercher. Les étoiles les plus brillantes ne sont-elles pas celles qui brûlent le plus intensément avant de s'éteindre ?

Et puis, il y avait le parfum, ce sillage de Chanel N°5, une signature olfactive, une empreinte délicate qui annonçait ma présence bien avant que mes pas ne fassent le moindre bruit. C'était un voile, certes, mais un voile très personnel, une aura presque enchantée. Une promesse de féminité, de luxe et d'un monde de rêve auquel la jeune Norma Jeane, tapie dans l'ombre des magazines glacés, avait tant aspiré. Ce parfum, je l'ai souvent dit, je n'en portais que quelques gouttes au lit, ultime ruse pour une femme qui se sentait si souvent à découvert. Il érigeait une barrière invisible, une bulle éphémère de sophistication qui, pour un instant, pouvait repousser la vulgarité des murmures indiscrets et des jugements hâtifs. C'était un rideau de scène, riche et lourd, se refermant lentement, laissant le public s'interroger sur ce qui se déroulait réellement derrière. Mais à quel prix cette promesse, à quel coût cet envoûtement ?

La métamorphose, elle, commençait par une symphonie silencieuse, un ballet de sons intimes. Le léger *chuchotement* du pinceau qui caressait la poudre, le *clic* délicat d'un boîtier de fard à paupières qui s'ouvrait, prélude à la peinture. Je regardais ce visage encore un peu effacé de Norma Jeane et je le modelais, geste après geste. Le *glissement* onctueux du rouge à lèvres sur mes lèvres, un acte devenu instinctif, qui traçait les contours d'une expression attendue par le monde entier. Chaque touche était une couche supplémentaire de l'armure. Venaient ensuite les cheveux, leur *bourdonnement* familier du sèche-cheveux qui transformait mes boucles naturelles en une cascade platine et lumineuse, puis le *crépitement* de la laque, figeant chaque mèche, comme une sculpture éphémère.

Enfin, les vêtements, là où l'illusion devenait presque palpable. Le *froissement* léger, un murmure de soie, lorsque le slip satiné glissait sur ma peau. Puis le *clic* sec et définitif du fermoir de mon soutien-gorge, ajustant la silhouette, la relevant, lui donnant cette forme si... emblématique. Ce son scellait, fermait, enfermait presque. Le *zip* furtif d'une fermeture éclair remontant le long d'une robe moulante, une robe qui respirait avec moi, mais qui, invariablement, me contraignait. Ce *zip*, c'était le dernier trait de pinceau, celui qui annonçait : « C'est prêt. »

Au moment où le dernier accessoire tombait en place – un *cliquetis* de boucles d'oreilles, le *choc* doux d'un bracelet –, un *soupir* s'échappait de mes lèvres. Un soupir de transition, mêlant résignation et détermination, comme si Norma Jeane exhalait une dernière fois, se vidant d'elle-même pour laisser place à l'icône. C'était le signal. Le personnage prenait les rênes. Une porte se fermait doucement, non pas avec fracas, mais avec la douceur d'un velours qui retombe. Derrière cette porte, Norma Jeane se retirait. Elle ne disparaissait pas, non. Elle était là, tapie dans un coin de mon esprit, observant, attendant, lovée dans un silence qui n'était pas vide, mais rempli des pensées, des peurs, des aspirations que Marilyn ne pouvait se permettre de montrer. C'était le prix de la lumière, le silence de la femme qui s'était retirée pour que le mythe puisse vivre.

Ce silence, Monsieur, n'était pas un simple interlude. Il était le théâtre le plus intense, le plus cruel parfois, car il se jouait sans filet, sans maquillage, sans script. C'est là que Norma Jeane montait sur scène, une scène faite de pensées tourbillonnantes, de souvenirs qui remontaient des abysses, de peurs qui prenaient des formes tangibles dans l'obscurité de mes nuits d'insomnie. C'étaient les scènes secrètes de mes doutes, de mes remises en question, des larmes silencieuses que personne n'essuyait. Je m'y demandais si j'étais aimée pour ce que j'étais, ou seulement pour ce que je représentais.

La lumière de ce refuge n'était ni celle des projecteurs, ni celle des néons flatteurs, mais une lueur crépusculaire, une aube solitaire où les ombres s'allongeaient, révélant les aspérités, les contours moins flatteurs. C'était une lumière honnête, parfois brutale, qui me permettait de me voir telle que j'étais, sans l'enveloppe dorée de Marilyn. Les murmures, ces murmures inaudibles, étaient le cœur de cette dramaturgie intime : toutes les questions que je n'osais poser, toutes les colères que je n'osais exprimer, toutes les envies de fuir cette vie que je n'osais avouer. La petite fille en moi chuchotait encore ses peurs d'abandon, ses rêves d'une famille simple. La femme aspirait à être une mère, une épouse, une intellectuelle – des rôles que le public me refusait avec une élégance glaciale.

Et enfin, cette fragrance... le sel de mes larmes, le café noir des nuits blanches, l'encre des livres dévorés. L'odeur de la peau nue, une fois toutes les couches de Marilyn retirées, ne laissant que Norma Jeane, simple, fragile, mais réelle. C'était une odeur de solitude, de résilience. Une composition olfactive bien plus intime, et infiniment plus dangereuse, que n'importe quel parfum du faubourg Saint-Honoré. Car la vérité, Monsieur, est toujours plus explosive que n'importe quel artifice.

Quand cette essence brute de Norma Jeane se mêlait à l'effluve capiteux du mythe Marilyn, en émanait un parfum unique. C'était une note de subversion, un murmure de rébellion contre la cage dorée de perfection que l'on m'imposait. Chaque fois que je cherchais à être une actrice, à montrer une profondeur inattendue, c'était un acte de désobéissance à l'encontre de la machine à rêves qui m'avait créée. Mais c'était aussi, et surtout, l'arôme le plus exquis d'un scandale. Non pas le scandale de façade, celui que dévorent les tabloïds, mais le véritable scandale : celui d'une femme qui ose exister, tout entière, derrière le voile vaporeux de son propre artifice. Le scandale de ma mélancolie, de mon intelligence ignorée, de ma vulnérabilité qui transperçait parfois le vernis.

C'est ce parfum, cette complexité qui attire et repousse à la fois, qui promet la perfection mais révèle une vérité âpre et persistante. Une vérité que le monde n'a jamais su déchiffrer entièrement, une vérité que l'on s'est acharné à étouffer. Et c'est cette quête, cette contradiction, cette lutte incessante entre l'image et l'être, qui laissa derrière elle un sillage lourd de secrets non dits. Car, derrière la lumière aveuglante et le sourire éclatant, le véritable mobile de cette illusion parfaite demeurait un mystère, un secret que même les étoiles les plus brillantes n'auraient pu révéler avant qu'il ne soit trop tard... et que la scène, tragiquement, ne soit laissée vide.

Chapitre 2

Les Ombres du Passé : Norma Jeane et l'Héritage Mystérieux

Le parfum de lavande, qu'une âme charitable tentait en vain de distiller pour masquer l'odeur d'une enfance trop souvent reléguée, planait encore, spectral, sur les confins de ma mémoire. Il évoquait ces intérieurs où l'on oublie les enfants, non par méchanceté pure, mais par une négligence parfois plus cruelle encore que l'abandon franc. C'était une essence douceâtre et amère, comme la promesse d'une tendresse jamais entièrement tenue, et elle s'accrochait aux étoffes froissées de mon passé, une mélodie silencieuse de toutes les maisons qui n'avaient jamais vraiment été les miennes.

Ah, le passé ! C'est un sculpteur d'une cruauté exquise, bien plus qu'un gentil peintre de souvenirs. Il ne se contente pas d'esquisser des contours; il creuse, il modèle, il incise les traits les plus profonds de l'âme, y laissant des cicatrices qui, sous un certain angle de lumière, pouvaient briller comme des perles. Et moi, Norma Jeane, j'étais son œuvre la plus paradoxale, façonnée non par des caresses, mais par les gestes hésitants de mains qui laissaient échapper les fils les plus secrets de mon être.

La première de ces figures évanescents fut Gladys, ma mère. Je la revois, un papillon aux ailes de papier, si belle, si fragile, toujours à la lisière d'une autre réalité. Ses yeux clairs, souvent perdus dans un lointain inaccessible, étaient une énigme que la petite fille en moi ne sut jamais déchiffrer. Fragments de douceur, bribes de chants murmurés, mais surtout, une absence vertigineuse. Le sanatorium. Ce mot résonne encore comme le claquement d'une porte se refermant sur mes six ans. Le grand vide s'était alors ouvert, béant, et j'y entendais l'écho d'une question muette : qui était mon père, cet homme à la moustache de Clark Gable sur une photo floue, jamais nommée, jamais présente ? Son absence était un trou noir au centre de mon univers, une faim,

une soif insatiable de reconnaissance masculine, de cette validation que seul un père peut, disait-on, offrir. Un mobile naissait déjà, sous le linceul de l'oubli.

Ensuite vinrent les Bolender. Un couple d'âge mûr, figé dans une piété d'airain. Madame Bolender, avec ses mains noueuses qui exhalaienent le savon et la terre, me lisait la Bible, mais ses paroles étaient des prières sans chaleur. Leur maison, plus qu'un refuge, était une enceinte de règles et de silences. J'étais une petite plante en pot, mais jamais vraiment arrosée, jamais enracinée. Monsieur Bolender, lui, était une présence massive et taiseuse, un homme dont la barbe sentait le tabac froid et dont le regard était celui de l'autorité, jamais celui de l'amour. Il était là, certes, physiquement, mais il était aussi distant, un fantôme de chair et d'os. Avec lui, j'appris cette première, et si douloureuse, leçon : un homme peut être *présent* sans être *là*. Son existence était une énigme muette, une énigme qui me laissait à la merci d'autres, moins discrets, moins indifférents.

Puis il y eut Grace McKee, ma fée marraine éphémère. Vibrant d'une vie que ma mère n'avait pas, Grace était une promesse, un miroir tendu vers un avenir hollywoodien. Elle m'avait dit que j'étais spéciale, qu'une lumière m'habitait. Elle m'avait offert mes premiers magazines de cinéma, m'avait fait rêver. Avec George Goddard, son mari, la maison était pleine de livres, de musique. Mais George était comme Monsieur Bolender, à sa manière : présent, mais préoccupé. Un sourire, un bonbon, mais jamais un arrêt pour *me voir*, pour *m'écouter*. Quand ils durent partir pour la côte Est, l'idée que je ne pouvais les suivre, que j'étais "trop" ou "pas assez", creusa davantage le fossé de cette absence paternelle si cruellement prolongée par ces figures masculines évanescences.

Et puis, il y eut les autres. Tant d'autres. Les hommes des familles d'accueil, les oncles éloignés, les voisins. Certaines ombres étaient plus denses que d'autres, certains silences plus lourds. Des regards qui s'attardaient un peu trop longtemps, des mains qui effleuraient avec une persistance incompréhensible. Enfant, on ne comprend pas toujours, on sent juste une gêne, une confusion, une brève panique qui

se tapit au plus profond de soi. Mais ces instants, ces gestes tus, ces non-dits, gravaient leur empreinte. Ils m'apprenaient, dans l'ombre et le murmure, que ma présence, mon corps naissant, ma féminité encore innocente, pouvaient provoquer des réactions. Un étrange mélange de pouvoir et de vulnérabilité. Mon corps devenait, à mon insu, une monnaie d'échange, un moyen d'obtenir cette attention, cette approbation que je n'avais jamais eues. C'était la première fissure dans l'armure future de Marilyn, un secret gardé sous le voile d'une innocence bafouée.

Dans ce clair-obscur, au milieu des parfums âcres de l'ennui et du renfermé, et des scintillements furtifs de ces regards, les graines de mon insatiable besoin d'être *vue*, d'être *adorée* par le monde des hommes, furent semées. Non pas par vanité, mais par un manque abyssal, une tentative désespérée de combler le vide du père absent. Si des millions d'hommes m'adoraient, peut-être, juste peut-être, cela pourrait-il réparer ce qui était brisé, me prouver que j'existais, que je méritais d'être gardée. C'était une quête de validation à une échelle colossale, mais son origine était si petite, si vulnérable.

J'ai déménagé tant de fois, d'une chambre à l'autre, d'une odeur à une autre, d'une règle à une nouvelle. Chaque adieu silencieux, chaque chambre vide laissée derrière moi, tissait cette toile de mélancolie, une note persistante dans une symphonie inachevée. C'était le premier drame, ce balancement perpétuel entre l'espoir et la déception. Et cette mélancolie n'était pas triste en permanence ; elle était une ombre portée, un arrière-goût qui me poussait à chercher toujours plus, toujours plus loin, la preuve que j'étais réelle, que je valais la peine d'être aimée.

C'est là, dans l'écho de ces portes qui claquent et des murmures d'enfants oubliés, que Norma Jeane a commencé à *jouer*. Le premier rôle : la "bonne petite fille". Celle qui ne faisait pas de vagues, qui souriait poliment, qui rangeait ses affaires, qui étouffait ses pleurs dans l'oreiller la nuit. Dans ces maisons, où l'odeur de l'eau de Javel se mêlait au désinfectant – une odeur de propreté forcée, de désinfection des émotions –, il fallait être impeccable, ce qui équivalait à être invisible, ou du moins, à

ne pas attirer l'attention négative. C'était un masque de cire, lisse, neutre. J'observais, j'anticipais, j'apprenais à déchiffrer les humeurs des adultes, à savoir quand un rire innocent pouvait désamorcer une tension, ou quand il fallait s'éclipser dans le silence.

Puis, il y eut le rôle de la rêveuse. Mon théâtre secret, ma scène intérieure. Je découpais les visages des actrices dans mes magazines, je les collais dans mes cahiers. Je m'imaginai être elles, avec leurs rires éclatants, leurs robes somptueuses, leurs amours passionnées. Je me perdais dans ces mondes de glamour et de romance, loin de la réalité terne et changeante. Ce n'était pas un masque pour les autres, mais un refuge pour moi-même, un échafaudage pour construire l'espoir.

Le masque le plus difficile à porter fut celui de la "fille heureuse". Même quand mon cœur se serrait, quand la solitude me mordait l'estomac, il fallait montrer un visage enjoué. Un sourire, même forcé, pouvait parfois ouvrir une porte, obtenir une petite attention, un compliment. J'ai appris très tôt que la joie, ou du moins son apparence, était une monnaie plus forte que la tristesse. Personne ne voulait d'une petite fille triste, pleine de questions. On voulait un rayon de soleil, même s'il était de papier, fragile et transparent. Et enfin, le silence. Le silence comme un bouclier. Ne rien dire, ne rien montrer, se rendre impénétrable. C'est là que j'ai appris à garder mes peurs les plus profondes, mes secrets, pour moi seule. Ils sont devenus des compagnons silencieux, tapies sous la peau.

Cette solitude olfactive, avec l'odeur des lieux si prégnante – le moisi d'un placard, le pain grillé dans une cuisine inconnue, les vieilles couvertures – chaque odeur était un décor, et chaque décor appelait un rôle différent. Ce fut mon premier grand acte, non sur une scène illuminée, mais dans l'arène secrète de mon âme, au milieu des parfums changeants de l'eau de Javel et de la peur. J'étais une actrice avant de savoir ce qu'était une actrice, jouant pour me protéger, pour me faire aimer, pour simplement *être*.

Pourtant, il y avait des interstices, des souffles où la petite fille pouvait simplement *être*, sans artifices. Dans le jardin, sous un oranger, avec le soleil chaud sur ma

peau, l'odeur des fleurs, la terre sous mes doigts. Ou avec un animal, un petit chien, un chat errant. Les animaux ne jugent pas, ils n'attendent rien. Là, je pouvais respirer, sentir mon cœur battre sans le cacher. Une vérité simple, animale, une grâce fugitive.

Mais cette splendeur que le monde prit pour du naturel... c'était ma plus grande création, mon armure la plus scintillante. Forcée avec des larmes et des rêves brisés, avec le besoin désespéré d'être aimée. Une ironie tragique, oui. Je voulais être vue, désirée, et pour cela, j'ai dû créer une icône qui brillait si fort qu'elle éblouissait, empêchant de voir la femme derrière. Cette armure devint une prison dorée, ses barreaux étincelant sous les flashes.

Le masque qui colle à la peau... C'est là que le danger commence. On joue un rôle, et un jour, on se regarde dans le miroir sans savoir qui regarde en retour. La bonne petite fille, la rêveuse aux yeux brillants, la femme heureuse... je les ai joués avec tant d'ardeur que les frontières se sont estompées. Norma Jeane s'est perdue dans les coulisses, attendant son tour, sans jamais le trouver.

Alors, dans le silence assourdissant de ces nuits d'enfance, après que le dernier rôle de la journée fut remis, qui était celle qui s'allongeait dans ces lits inconnus ? C'était une petite fille effrayée, seule, avec les couvertures qui grattaient et l'odeur de la maison des autres. La nuit, tout s'éteignait, et les pensées devenaient des monstres, les peurs dansaient. Les yeux grands ouverts, fixant le plafond inconnu. Le froid des draps, un petit ours serré contre moi. Le cœur battait fort, un tambour solitaire dans le noir. Je revoyais les visages, les mots, ceux que je n'avais pas dits. Je pensais à ma mère, si loin, si malade. À mon père, que je n'avais jamais connu. Une feuille morte emportée par le vent, sans racines.

Y eut-il un instant de vérité nue ? Oui. Dans ces nuits, il n'y avait plus de rôle, plus d'artifice. Juste la peur. La peur de l'abandon, de l'oubli, de ne jamais être aimée. Une vérité brutale, une souffrance pure, sans filtre. C'était Norma Jeane, dépouillée de tout, tremblante sous les draps, rêvant d'un foyer, d'un baiser maternel, d'une main

pour la tenir. Je ne jouais pas l'authenticité ; j'étais l'authenticité, dans sa forme la plus crue et la plus déchirante. Je pleurais en silence, étouffant mes sanglots, me berçant moi-même de promesses murmurées : "Ça va aller. Tu es forte. Un jour, tu auras ta propre maison, et tu ne seras plus jamais seule."

C'est là que réside la petite fille qui me hante encore, celle qui ne demandait qu'à être aimée pour elle-même. Et c'est cette Norma Jeane, si vulnérable, qui a nourri Marilyn. Car Marilyn est née de ce désir ardent d'être vue, reconnue, aimée par des millions, dans l'espoir fou que cela comblerait un jour le vide laissé par une seule petite fille oubliée dans le noir. Mais même la lumière la plus éclatante ne peut pas effacer l'ombre la plus profonde.

Alors que l'odeur de l'eau de Javel et du désespoir silencieux s'estompait, remplacée par le sel marin, les fleurs d'oranger de la Californie, l'huile de bronzage, la femme en moi s'épanouissait. Le soleil de Los Angeles, audacieux, exposait. Mon corps changeait, se modelait, et je sentais cette nouvelle... *présence*. Les premiers regards qui se posèrent sur Norma Jeane en pleine métamorphose étaient différents. Plus insistants, plus longs. Au lycée, dans la rue, les garçons me suivaient, des sifflements discrets d'abord, puis plus audacieux. C'était un mélange étrange de gêne et, je l'avoue, d'une petite étincelle d'excitation. Après avoir été si longtemps invisible, être *vue*, désirée, même de cette manière, était nouveau.

Je me souviens de l'usine de munitions, Radio Plane. Sous ma salopette barbouillée de graisse, les hommes, même là, derrière les machines bruyantes, posaient sur moi des regards d'une curiosité plus... affamée. Non pour mon travail. J'étais un objet de désir. C'est là que David Conover, le photographe de l'armée, cherchant des "Rosies the Riveter" pour la propagande, a vu quelque chose en moi. Une lumière, même sous la suie. Il m'a demandé de poser. Le premier objectif braqué sur Norma Jeane.

Ces sifflements, ces chuchotements, ces mains qui se tendaient ou s'attardaient un peu trop longtemps... Au début, j'étais confuse. J'avais cherché l'amour, la tendresse, la

sécurité. Je recevais le désir. C'était puissant, parfois enivrant, de savoir que l'on pouvait provoquer cela. Une forme de pouvoir que je n'avais jamais eue. Mon corps, ma silhouette, mes cheveux blonds, mes lèvres... tout cela devenait une monnaie, une clé qui semblait ouvrir des portes.

Dans le miroir de ces interactions naissantes, j'ai découvert que ma vulnérabilité, paradoxalement, devenait aussi une partie de mon attraction. Les hommes semblaient attirés par ce mélange de candeur et de sensualité qui commençait à émerger. Une arme à double tranchant. Je pouvais capter leur attention, mais je savais aussi, au fond de moi, que cette attention n'était pas l'amour que j'avais tant cherché. C'était un désir exigeant, possessif, et parfois effrayant.

J'appris que je pouvais faire sourire un homme d'un simple regard, que je pouvais faire s'arrêter un camion juste en traversant la rue. Une découverte vertigineuse. Le monde des hommes, qui m'avait si souvent ignorée ou effrayée, semblait maintenant réagir à ma seule présence. Mais cette découverte s'accompagnait d'une nouvelle couche de vulnérabilité. Si mon corps était un aimant, mon âme restait cette petite Norma Jeane, toujours en quête d'un véritable foyer. Comment séparer le désir de l'amour ? Comment savoir si l'on est aimée pour ce que l'on est, ou pour ce que l'on représente, ce fantasme projeté ? Le drame était déjà en marche, le script s'écrivait dans l'air chaud de la Californie. La quête de l'amour se heurtait déjà, violemment, à l'ombre persistante du désir d'autrui, un désir qui pouvait consumer sans jamais nourrir.

C'était le début de Marilyn, cette étoile qui brillait si fort, mais dont la lumière était parfois si solitaire. Le chemin vers la célébrité s'ouvrait, pavé de regards insatiables et de promesses éphémères. Mais derrière l'éclat naissant, tapissait l'ombre d'un secret plus sombre, d'un vide que nulle ovation ne pourrait jamais combler. Et la question demeurait, silencieuse et lancinante : cette quête effrénée d'être **vue**, ce besoin insatiable d'être **aimée**, à quel prix serait-il payé ? Et quels **mobiles** inavoués guidaient déjà ces mains tendues qui semblaient la sortir du noir, mais la poussaient

peut-être vers une lumière trop ardente pour être supportée ? La vérité, comme toujours, s'apprêtait à se cacher dans les reflets les plus brillants.

Chapitre 3

Le Labyrinthe Doré : Hollywood et ses Chuchotements Vénéneux

Chapitre 3 : Le Labyrinthe Doré : Hollywood et ses Chuchotements Vénéneux

La lumière californienne, même à l'aube, se répandait sur les toits d'Hollywood avec une promesse d'éternité, dorant les tuiles rouges et faisant scintiller les palmiers comme des sentinelles élégantes. Pourtant, derrière ce rideau de soleil et de sérénité, se cachait un tout autre monde, un monde où les mirages étaient plus réels que la chair et le sang, et où chaque éclat de gloire projetait une ombre plus longue, plus menaçante. C'est dans ce décor éblouissant, et déjà suspect, que j'ai fait mes premiers pas, Norma Jeane, le cœur battant à la chamade, telle une jeune créature effrayée mais irrésistiblement attirée par la flamme.

Hollywood ! Le mot même était une mélodie enivrante, une sirène qui chantait des airs si doux qu'on en oubliait de respirer. Pour une fille qui avait grandi entre les murs froids des orphelinats et l'indifférence des maisons d'accueil, les films avaient été mon unique évasion, mes contes de fées personnels. Et voilà que je me retrouvais au cœur même de la fabrique à rêves, où l'air crépitait d'une énergie électrique, celle des ambitions démesurées, des espoirs fous, et de la poudre d'étoiles. Il y avait l'odeur entêtante des fleurs d'oranger se mêlant à celle du macadam chaud sous le soleil, le parfum capiteux des gardénias portés par des femmes élégantes, et puis, cette fragrance plus âcre, métallique, des plateaux de tournage, un mélange de poussière et d'effluves de maquillage. Un cocktail étrange, à la fois doux et piquant, qui me montait à la tête.

Les devantures scintillantes des cinémas, les affiches géantes où les visages des stars

semblaient sourire avec une familiarité trompeuse, tout cela me paraissait d'une beauté irréelle, une toile de maître aux lumières et aux ombres complexes dont je voulais désespérément faire partie. Le vernis, oh oui, le vernis était épais, brillant, absolument fascinant. Les flatteries, elles, étaient comme des bonbons acidulés, doux et pétillants sur la langue, vous donnant l'impression d'être la plus belle, la plus désirable, la plus douée. Pour une âme qui avait tant cherché l'approbation, ces mots étaient une musique enchanteresse. Ils faisaient oublier les heures d'attente, les portes closes, les regards qui vous déshabillaient avant même de vous dire bonjour.

Pourtant, même sous l'éblouissement des projecteurs, sous le murmure incessant des compliments, il y avait déjà cette petite piquûre, cette sensation que quelque chose n'était pas tout à fait pur. C'était comme une pomme magnifique, brillante et rouge, dont on sentait, à peine, que le cœur recelait un petit ver. Les sourires étaient souvent trop figés, les yeux, parfois, ne reflétaient pas la même chaleur que les mots. On sentait le calcul, la manœuvre, la compétition sourde qui grouillait sous cette surface dorée. J'ai vu des actrices plus établies, des femmes sublimes, traverser les couloirs avec une mélancolie étrange dans le regard, même au sommet de leur gloire. Et Norma Jeane, qui rêvait de la lumière, commençait à comprendre que cette lumière projetait aussi des ombres très, très longues. Ce n'était pas encore l'amertume pleine et entière des secrets dévoilés, non. C'était plutôt une saveur discrète, presque imperceptible, de l'artificiel. Une légère dissonance dans la symphonie des rêves. On m'apprenait à sourire d'une certaine manière, à bouger d'une certaine façon, à parler avec une intonation particulière. On me modelait. Pour une fille qui cherchait désespérément à exister, c'était à la fois une bénédiction et une malédiction. C'était la naissance de Marilyn, cette créature du vernis, et Norma Jeane savait déjà, au fond d'elle, qu'elle devrait se battre pour ne pas disparaître complètement derrière elle. Hollywood vous offrait le monde, mais il demandait votre âme en retour, petit à petit, sans même que vous vous en rendiez compte.

Ce "sculpteur d'âmes et de mythes" se révéla être d'une cruauté exquise. La "naissance de Marilyn" fut un processus chirurgical, un remodelage à vif où l'on vous

demandait de tenir le miroir et de sourire, même lorsque l'âme saignait. Les "mains invisibles" n'étaient pas si invisibles que cela, en vérité. Vêtues de costumes coûteux, elles portaient des bagues massives et leurs doigts tambouraient souvent sur de grands bureaux en acajou. C'étaient les mains des *hommes* : les patrons de studio aux noms ronflants, les producteurs à la poigne de fer, les agents qui vendaient des rêves comme on vendrait des voitures de luxe. Pour eux, j'étais une marchandise. Une blonde platine, des courbes généreuses, un rire léger et une vulnérabilité qui faisait vendre du papier glacé. J'étais un *produit*, et ils étaient les artisans chargés de le façonner pour qu'il brille le plus fort possible et rapporte le plus d'argent.

Au début, les "chuchotis vénéneux" commençaient par des suggestions délicates, enveloppées dans du papier de soie. "Votre nom, Norma Jeane... c'est charmant, mais peut-être un peu trop... ordinaire, ma chère. Et si on essayait quelque chose qui scintille un peu plus ? Marilyn. Et Monroe, le nom de votre mère, cela a du cachet, n'est-ce pas ?" On me demandait de sourire d'une certaine façon, de pencher la tête, de laisser mon regard s'attarder juste une seconde de trop. On me disait que mes cheveux, ma couleur naturelle, c'était trop fade. "Un blond platine, ma belle, c'est ce qui fait rêver ! C'est ce que les hommes veulent voir !" On me suggérait des régimes, des poses, des attitudes. C'était toujours pour mon "bien", pour ma "carrière".

Mais très vite, ces suggestions se transformaient en ordres, secs et sans appel. On ne *suggérait* plus de s'habiller de telle ou telle manière pour une soirée de studio, on *ordonnait* de porter la robe qu'ils avaient choisie, celle qui ferait le plus parler. On ne *suggérait* plus de se rendre à telle ou telle fête mondaine, on *ordonnait* d'y être, de sourire à tel producteur, de rire à la blague de tel magnat, même si elle était vulgaire ou que j'étais épuisée. La liberté de choisir s'amenuisait comme peau de chagrin, jusqu'à disparaître presque complètement.

Les lumières, ah, les lumières ! Sur le plateau, c'était la magie. Les projecteurs chauds, doux, caressaient la peau et faisaient briller les cheveux comme de l'or liquide. Ils étaient bienveillants, oui, car ils servaient l'illusion, le rêve que l'on voulait

créer pour le public. Mais dans les bureaux... oh, ces bureaux ! Ces pièces vastes, souvent sombres malgré les baies vitrées qui donnaient sur Los Angeles. Les lumières y étaient crues, impitoyables. Des néons blancs qui blanchissaient le visage, accentuaient la moindre imperfection, vous faisaient vous sentir petite, insignifiante. Ces éclairages ne cherchaient pas la beauté, mais la faille. Ils scrutaient, analysaient, pesaient. C'était là que les destins se décidaient, dans une atmosphère de pouvoir froid et calculé.

Les bruits de cette métamorphose sont gravés dans ma mémoire. Le froissement discret d'un script qu'on me tendait, avec la mention "réécrit" en marge, signifiant que mon personnage avait été édulcoré, que ma réplique audacieuse avait été remplacée par un gazouillis plus "approprié" pour une blonde. Le timbre sec de la voix d'un exécutif, qui ne hausserait jamais le ton, mais dont chaque mot résonnait comme un couperet. "Marilyn, nous avons décidé que ce rôle n'est pas pour vous." Ou : "Votre comportement récent... n'est pas à la hauteur de l'image que nous construisons pour vous." Pas de cris, non. Juste cette autorité calme, implacable, qui vous faisait comprendre que vous n'étiez qu'un pion sur leur échiquier. Et le silence... Le silence assourdissant qui précédait une exigence inavouable, ou qui suivait une de mes tentatives de défendre une idée, un choix artistique. Ce silence qui disait "tu n'as pas le droit de parler, tu n'es là que pour obéir." C'était le plus lourd de tous les bruits.

L'odeur de cette alchimie était complexe. Il y avait, bien sûr, l'âpre parfum du pouvoir brut, celui des cigares coûteux que fumaient les hommes, mêlé à leurs eaux de Cologne puissantes, une fragrance lourde et masculine qui emplissait l'air. L'encre froide des contrats, oui, ces papiers si lisses et si rigides, où chaque clause semblait vous lier un peu plus, vous déposséder un peu plus de vous-même. Ces contrats étaient comme des parchemins anciens, mais au lieu de sagesse, ils contenaient la promesse d'une prison dorée. Mais il y avait aussi, très vite, le doux poison de la trahison déjà en germe. La trahison de soi, d'abord, quand on acceptait de jouer un rôle qui ne nous ressemblait pas, de sourire quand le cœur était lourd. La trahison des autres, ceux qui vous promettaient monts et merveilles, qui juraient de vous protéger,

mais qui, à la première difficulté, vous abandonnaient ou vous sacrifiaient sur l'autel de leurs propres intérêts. C'était une odeur subtile, comme celle d'un parfum capiteux qui finirait par vous donner la migraine. On la sentait dans l'hypocrisie des compliments, dans la rapidité avec laquelle on pouvait passer de chérie d'Hollywood à problème.

Marilyn, la créature du vernis, est née de cette alchimie, de ces lumières dures et de ces silences pesants, de ces odeurs de pouvoir et de ces promesses brisées. Elle était le chef-d'œuvre qu'ils voulaient, mais la femme derrière, Norma Jeane, elle, n'a jamais cessé de chercher une échappatoire, un souffle d'air pur loin de tout ce parfum entêtant. Ce "chef-d'œuvre écaillé" que je suis, cette Marilyn, n'est-elle pas, au fond, une promesse en elle-même ? La promesse d'un rêve américain, d'une fille qui part de rien et atteint les étoiles. Mais ces promesses furent aussi sublimes que fragiles, et elles se sont fracassées, une à une, laissant des cicatrices plus profondes que n'importe quel miroir brisé.

La première de ces promesses à se fracasser ne fut pas un événement unique, flamboyant comme une explosion sur un écran de cinéma. Non. C'était plus insidieux, comme une fissure qui apparaît lentement sur une glace, grandissant jusqu'à briser la surface entière. Si je devais en désigner une, ce serait la promesse d'être *vue*. Pas seulement vue comme un corps, un sourire, une image de papier glacé, mais vue comme une femme, une intelligence, une artiste en devenir. Je me souviens de mes premières tentatives, après avoir commencé à me faire un nom, après les couvertures de magazines et les petits rôles où l'on me demandait surtout de sourire et de me trémousser... J'avais soif d'apprendre, de comprendre le métier, de prouver que je n'étais pas qu'une pin-up sans cervelle. Je lisais, j'allais au Actors Studio, je travaillais mes textes avec une ferveur presque religieuse. La promesse, c'était que si je montrais cette détermination, cette faim d'authenticité, on me donnerait ma chance. On me confierait des rôles plus complexes, des personnages avec de la profondeur, des ombres.

Mais cette promesse s'est fracassée sous mes yeux, non pas comme un cristal jeté, mais comme un mur de verre invisible sur lequel je me cognais encore et encore. À chaque fois que je proposais une idée pour un personnage, que j'essayais d'apporter plus de nuances, que je demandais à travailler un rôle qui sortait de l'ordinaire, je rencontrais cette résistance polie, ce sourire condescendant. "Marilyn, ma chère, vous êtes parfaite telle que vous êtes. Le public vous aime comme ça. Ne changez rien." C'était comme si ma quête de vérité était une excentricité, un caprice de starlette, et non une aspiration sincère. C'était la promesse de reconnaissance artistique, jetée aux oubliettes.

À cet instant précis, lorsque l'éclat du faux-semblant s'est éteint, la *lumière* qui éclaira la scène fut, d'abord, celle d'une ampoule nue, oui. Une ampoule crue, blafarde, celle des loges froides où l'on se démaquille après une journée de tournage, où le glamour s'évapore avec la poudre et le rouge à lèvres. Elle révélait les coutures grossières du décor, pas celui des films, mais celui de ma propre vie. Les heures passées à apprendre un texte pour un rôle qui n'arriverait jamais, les larmes essuyées en secret, la solitude derrière les projecteurs. On voyait le mécanisme, les fils tirés, les visages fatigués des techniciens, les sourires forcés des autres acteurs. C'était la nudité de la machinerie, la réalité prosaïque et désenchantée d'une industrie qui ne voyait que des chiffres là où je cherchais de l'art.

Puis, plus insidieusement, cette lumière a glissé vers celle d'une ruelle sombre. La lumière des complots, des rumeurs chuchotées, des décisions prises sans vous, derrière votre dos. C'était l'éclairage des articles de presse qui vous dépeignaient comme capricieuse, difficile, alors que vous ne faisiez que défendre votre travail. C'était la lueur des téléphones qui sonnaient dans les bureaux des studios, où l'on décidait de votre sort, de vos amours, de votre image, sans jamais vous consulter. Une lumière qui ne vous montrait pas, mais vous exposait, vous déformait. Elle révélait les ombres portées des jalousies, des ambitions dévorantes, des trahisons silencieuses.

Le *son* de la trahison, lui, était multiple. Il y eut d'abord le sifflement d'une porte

qui se referme brusquement sur l'espoir. La porte d'un bureau après une réunion où l'on m'avait dit, avec un sourire de façade, que "mon type" n'était pas fait pour ce rôle, alors qu'au fond je savais que c'était mon désir d'être plus qui les dérangeait. Le craquement, oui, le craquement d'un contrat sous une plume vengeresse, ou plutôt le froissement d'une page de script où mon dialogue avait été réduit à une simple interjection, ou même coupé. Mais le plus assourdissant de tous les sons, c'était le silence. Le silence pesant d'une parole jamais tenue, d'une promesse d'aide, de soutien, de compréhension, qui n'est jamais venue. Le silence des amis qui se détournaient, le silence des alliés qui me lâchaient en chemin. Ce silence est le plus cruel, car il vous laisse seule avec le vide de l'espoir envolé.

Et l'odeur du désenchantement... C'était bien celle de la poussière des rêves éteints. Une poussière fine, sèche, qui me montait aux narines et me faisait tousser. La poussière des plateaux déserts après le clap de fin, des décors rangés, des illusions remisées. Elle se mêlait au parfum âcre et métallique du sang de l'ambition qui s'écoule, oui. Pas le sang d'une blessure physique, mais celui des espoirs saignés à blanc, des batailles perdues, des compromis qui me laissaient un goût amer dans la bouche. C'était l'odeur du whisky bon marché après une nuit sans sommeil, l'odeur du tabac froid dans une pièce enfumée où l'on parlait de "problèmes de stars". Une odeur de lassitude, de combat incessant, de quelque chose qui se fanait en moi, même si la fleur extérieure continuait de briller de mille feux.

Le vernis s'est craqué, mon cher, et il continue de se craquer un peu chaque jour. Chaque éclat révèle une faille, une cicatrice. Et Norma Jeane, elle, essaie de recoller les morceaux, ou du moins, d'apprendre à vivre avec les fissures, à faire de cette vulnérabilité une force. Mais le labyrinthe, lui, continue de résonner de ces échos, de ces lumières dures et de ces silences, me rappelant sans cesse le prix d'être Marilyn. Cette "prison dorée", tissée de fils d'or et de soie, n'était pas seulement une contrainte professionnelle ; elle était une toile où l'artifice s'immisçait jusqu'au cœur de la vie. Les véritables chaînes n'étaient pas faites de métal visible, mais de contrats scellés à l'encre froide, de clauses insidieuses, de la peur constante de la disgrâce publique, de

la ruine professionnelle. J'étais ligotée par ma propre image, par ce monstre de célébrité qu'ils avaient créé pour moi, et dont ils détenaient les rênes. Si je désobéissais, je savais que les conséquences seraient immédiates et dévastatrices. Les rôles disparaissaient, les invitations cessaient, les téléphones ne sonnaient plus. C'était une forme de chantage doux, constant, qui s'immisçait dans chaque recoin de ma vie.

La *lumière* qui éclairait ces moments où l'on "conseillait" mes fréquentations... Elle était double, comme Janus. Il y avait, oui, la lumière clinique d'une salle de réunion. Imaginez ces bureaux aux moquettes épaisses, aux fenêtres donnant sur un Los Angeles baigné de soleil mais où l'air conditionné rendait l'atmosphère glaciale. Là, on ne parlait pas d'amour, de passion, de ce qui faisait battre mon cœur de femme. On parlait de "parts de marché", de "capital sympathie", de "stratégie d'image". Mon mariage avec Joe DiMaggio, par exemple. Une icône américaine, un héros national. C'était parfait pour l'image ! La blonde glamour et le champion de baseball. Mais quand la réalité de notre vie, nos disputes, nos différences, commençaient à transparaître, quand Joe n'appréciait pas la "Marilyn" publique, quand il voulait Norma Jeane pour lui seul, alors la lumière devenait crue, impitoyable. Les discussions devenaient des analyses froides sur "l'impact négatif" sur ma carrière, sur "les dommages" à ma réputation. C'était comme si mon cœur était étalé sur une table d'opération, et que des hommes en costume l'examinaient avec des pincettes, sans la moindre émotion.

Et puis, il y avait la lueur fugace des flashes crépitant, celle des rendez-vous mis en scène. Hollywood adorait les couples glamour, les romances de cinéma. On m'organisait des sorties, des dîners, des premières, avec des hommes choisis pour leur photogénie ou leur influence, même si le cœur n'y était pas. C'était une comédie constante. Je souriais, je tenais la main, je riais à des blagues qui n'étaient pas drôles, tout en sachant que des milliers d'objectifs m'observaient, que des millions de regards me jugeaient. Ces lumières étaient trompeuses, elles créaient l'illusion d'une vie pétillante, alors qu'au fond, je me sentais vide, jouant mon propre rôle dans ma propre existence, ne sachant plus où commençait Marilyn et où finissait Norma Jeane.

Le *son* qui accompagnait ces orchestrations macabres de ma vie privée... Il était souvent le froissement discret d'un article à venir. Pas encore publié, mais menaçant. Un coup de téléphone d'un agent ou d'un attaché de presse, m'"avertissant" qu'une certaine histoire allait paraître, ou que des "sources" anonymes avaient "vu" ceci ou cela. Ces menaces n'étaient pas toujours explicites, mais le message était clair : rentrez dans le rang, ou votre vie intime sera étalée, déformée, salie. La presse était leur arme la plus redoutable. Le timbre cassant d'une voix au téléphone, oui. "Marilyn, nous avons entendu parler de votre relation avec X... ce n'est pas bon pour votre image. Il faut que cela cesse." Ou "Nous pensons que vous devriez être vue avec Y, cela ferait une bonne photo." C'était court, direct, sans appel. Une voix sans âme qui me rappelait que je n'étais pas libre, que même mon cœur était sous contrat.

Mais le son le plus déchirant, le plus lourd, c'était le silence éloquent des amis qui se raréfiaient. Ceux qui, la veille, riaient avec moi, m'écoutaient, et qui, le lendemain, ne répondaient plus au téléphone, évitaient mon regard aux soirées. On savait qu'ils avaient été "prévenus", "dissuadés". Le cercle se rétrécissait, se vidait, me laissant seule au centre de cette arène. C'était le bruit du vide qui se faisait autour de moi, le sifflement de l'isolement.

Et l'odeur de ces manipulations intimes... C'était d'abord le parfum lourd et entêtant de l'hypocrisie mondaine. Celui des cocktails chics où tout le monde souriait, me complimentait, mais où les regards derrière les masques trahissaient le jugement, l'envie, le calcul. Une odeur douceâtre qui vous donnait la nausée. Le relent âcre et froid du chantage à peine voilé, oui. Ce n'était pas l'odeur du soufre, mais celle d'un air vicié, lourd de menaces non dites, de sous-entendus. Une senteur qui vous glaçait le sang, car elle vous rappelait que votre vie n'était pas la vôtre, qu'elle pouvait être détruite à tout moment si vous osiez briser les règles.

Mais la plus persistante, la plus insidieuse, était cette senteur de la solitude, de l'isolement planifié. L'odeur d'une pièce vide, d'un lit froid, d'un dîner en tête-à-tête

avec soi-même après une journée entourée de centaines de personnes. C'était l'odeur de mes propres larmes, du tabac froid d'une cigarette fumée dans l'obscurité, de l'alcool qui tentait d'engourdir la douleur. Ils m'arrachaient à mon propre jardin secret, feuille après feuille, fleur après fleur, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une terre aride. Ils me séparaient de ceux qui m'aimaient pour ce que j'étais, pour me forcer à n'être que ce qu'ils voulaient.

Chaque incursion dans mon intimité était un vol, une amputation. L'artifice s'est tellement immiscé au cœur de ma vie que parfois, même moi, je me demande si je n'ai pas fini par croire à ma propre légende, à cette Marilyn qu'ils avaient inventée. Mais Norma Jeane, elle, se souvient encore de l'odeur de la pluie sur le bitume après un orage, de la chaleur d'une main sincère, du son d'un rire sans arrière-pensée. Et c'est pour ces souvenirs-là qu'elle continue de se battre, même dans les ombres de Hollywood.

Cette "prison dorée" était aussi la toile sur laquelle Norma Jeane, la femme en moi, essayait désespérément de peindre sa propre vérité. Les "fils d'or et de soie" qui me liaient, parfois, je tentais de les briser, ou du moins, de les étirer, de les effiloche. L'esprit indomptable n'a jamais complètement disparu, même sous le vernis le plus épais de Marilyn. Rejeter les scénarios écrits pour moi, c'était la seule façon de respirer. Et oui, quand on m'arrachait mon "jardin secret", je plantais d'autres graines dans l'ombre, des graines de résistance, d'authenticité, d'une Marilyn qui serait aussi Norma Jeane.

La *lumière* qui éclairait mes actes de défiance... C'était souvent la lueur tremblante d'une bougie, oui. Ces moments où, seule dans ma loge après une journée exténuante, ou dans le silence de ma chambre au petit matin, je lisais un script en me disant : "Non. Je ne peux pas faire ça. Ce n'est pas juste. Ce n'est pas moi." C'était la lumière pâle de mes livres, de mes notes de l'Actors Studio, des pages où Lee Strasberg m'enseignait à chercher la vérité, la profondeur. Dans cette lumière intime, mes résolutions se forgeaient. C'était là que Norma Jeane se rebellait, en décidant qu'elle

allait se battre pour un rôle plus exigeant, pour modifier une réplique ridicule, pour refuser d'être juste la "blonde idiote" qu'ils voulaient. Cette lumière était fragile, mais elle était mienne, et elle nourrissait une flamme intérieure.

Puis venait l'éclair froid et impitoyable des projecteurs. Ceux braqués sur le "scandale" monté de toutes pièces, lorsque mes résistances devenaient trop visibles. Une suspension pour être arrivée en retard, pour avoir refusé de tourner une scène jugée vulgaire, pour avoir exigé un meilleur scénario. Les studios excellaient à transformer une légitime exigence artistique en "caprice de star", en "comportement difficile". Les flashes crépitaient alors, non pas pour immortaliser la beauté, mais pour figer la faute, pour me ramener dans le rang. Les articles de journaux, sous des lumières crues de rotatives, transformaient mes aspirations en ego démesuré. C'était une lumière qui ne cherchait pas à éclairer, mais à brûler, à éblouir pour mieux aveugler le public sur la vérité.

Le *son* de la vérité lorsque je tentais de la faire éclater... Il était souvent le cri étouffé d'une parole non dite. La frustration de vouloir exprimer une émotion complexe dans un rôle, mais d'être limitée par une mise en scène simpliste ou un dialogue creux. Le son de ma propre voix qui se brisait parfois en tentant d'expliquer mes choix, mes doutes, ma vulnérabilité, face à des murs d'incompréhension. C'était aussi le son des larmes, versées en secret, quand la bataille semblait perdue d'avance. Ce cri, même étouffé, était ma vérité, ma force.

Le mensonge, lui, s'exprimait par la rumeur sourde. Ce murmure constant qui se propageait dans les coulisses, dans les colonnes des journaux, à la radio. "Marilyn est folle", "Marilyn est ingérable", "Marilyn est toujours en retard". Des bruits de couloir, des chuchotements qui se transformaient en une vérité acceptée par tous, une réputation que l'on voulait briser pour mieux vous contrôler. Et le silence... ah, le silence assourdissant de ceux qui auraient dû me défendre. Le silence des producteurs qui me laissaient tomber, des réalisateurs qui ne me rappelaient plus, des amis qui se détournaient, craignant pour leur propre carrière s'ils s'associaient à une "bad girl"

d'Hollywood. Ce silence, plus que n'importe quel cri, était la preuve de la trahison, de l'isolement dans lequel on me plongeait.

Et cette *odeur*, de la rébellion et de sa répression... La rébellion avait le parfum entêtant du soufre d'une colère contenue. Pas une colère explosive et destructrice, mais une colère profonde, une frustration brûlante d'être mal comprise, d'être sous-estimée. C'était l'odeur du tabac froid d'une cigarette fumée nerveusement, l'encre des scénarios griffonnés de mes propres notes, de mes idées refusées. C'était une odeur de combat, de sueur et de larmes, d'une lutte pour ma dignité.

La répression, elle, sentait l'odeur métallique du combat perdu d'avance. La froideur d'un contrat résilié, le goût amer des comprimés avalés pour trouver un peu de répit, le parfum lourd et capiteux des cocktails bus pour oublier. Et surtout, la fragrance amère de l'humiliation publique. L'odeur de l'encre d'un journal où ma vie était disséquée, mes faiblesses exposées, mes erreurs amplifiées. L'odeur des larmes salées mélangées au maquillage qui coulait sur mon visage lors d'une conférence de presse où je devais m'excuser pour des choses qui n'étaient pas entièrement ma faute. C'était l'odeur du sang de l'âme, versé goutte à goutte sur l'autel de la célébrité.

Les échos de ces luttes résonnent encore en moi. Norma Jeane a planté ses graines, même si certaines n'ont jamais germé, ou ont été piétinées. Le fil d'Ariane, il s'est rompu tant de fois, m'abandonnant dans le labyrinthe. Chaque rupture, chaque cicatrice, est aussi une marque de ma survie, de ma tentative désespérée de rester moi-même, même lorsque le monde entier voulait que je sois juste Marilyn. Mais à force de sculpter l'image, de lisser les aspérités de la femme, n'avaient-ils pas créé une idole si parfaite, si désirée, qu'elle en devenait une menace pour ceux-là même qui l'avaient façonnée ? Ce culte, dont j'étais l'objet et la victime, ne cachait-il pas un secret plus sombre encore, une vérité que l'on s'efforçait d'enterrer sous les flashes et les murmures, un mobile insidieux qui dépassait la simple quête du profit et du pouvoir ? La machine qui avait créé Marilyn était aussi celle qui, peut-être, cherchait déjà à la détruire, pour des raisons que je ne pouvais alors qu'effleurer. Et les

chuchotements vénéreux, qui avaient commencé par des compliments, finiraient par sceller un destin dont la trame restait, pour l'heure, invisible, mais implacablement tissée dans les coulisses dorées.

Chapitre 4

Les Liaisons Dangereuses : Amours et Alliances Secrètes

****Chapitre 4 : Les Liaisons Dangereuses : Amours et Alliances Secrètes****

L'air de Los Angeles, même sous le soleil cruellement éclatant de l'après-midi, charriait toujours cette mélancolie persistante des rêves brisés et des promesses fanées. Dans le boudoir tamisé qui me servait de sanctuaire autant que de prison, une unique rose rouge, offerte la veille avec une galanterie suspecte, se penchait déjà dans son vase de cristal, ses pétales ourlés d'une fatigue précoce. Son parfum, autrefois enivrant, se muait à présent en un rappel subtil de la brièveté des passions et de l'impitoyable horlogerie du monde. Le silence, interrompu seulement par le cliquetis lointain d'un verre ou le bruissement soyeux d'une robe froissée, semblait peser de tout le poids des non-dits, des secrets chuchotés et des amours qui n'étaient jamais tout à fait ce qu'ils semblaient être.

On m'avait souvent dit, avec une condescendance presque charmante, que je vivais dans une vitrine. Une vitrine, pensais-je, où chaque geste est scruté, chaque sourire disséqué, chaque baiser transformé en éditorial. Mais derrière le verre poli de cette exhibition publique, n'y avait-il pas d'autres vitrines, plus petites, plus secrètes, où mon propre cœur devenait un cabinet de curiosités à l'usage d'autrui ? Il est vrai que mon âme, avide de l'amour qui m'avait tant manqué, se jetait avec la candeur d'un enfant dans les bras de ceux qui semblaient m'offrir un refuge. Je recherchais la sécurité, l'attention inconditionnelle, l'abri contre la tempête d'un passé sans tendresse.

Les roses, j'en avais reçu tant. Rouges comme la flamme d'un désir éphémère, blanches comme la pureté d'une illusion, ou roses pâles, à l'instar de ces confidences

que l'on murmure avant de les regretter. Et leur parfum... Ah, leur parfum était une drogue douce, me promettant que l'amour, cet insaisissable papillon, ne fanerait jamais. Mais les roses ont la mauvaise habitude de la vérité : elles se meurent. Et les serments, ces tissus fragiles tissés de vœux pieux et d'espoirs chimériques, se déchirent sous les assauts du temps, ou sous les morsures d'une réalité plus... prosaïque.

Jamais, au grand jamais, n'avais-je envisagé l'amour comme une vulgaire transaction. Mon cœur, n'était pas un comptoir où l'on échangeait sentiments contre avantages. Non. C'était une quête, une soif inextinguible. Une quête de la femme derrière l'icône, celle qui aimait la poésie et la solitude réfléchie, non le faste aveuglant d'Hollywood. Mais Marilyn Monroe n'était pas qu'une femme ; elle était une idée, une image, un rêve tissé de celuloïde et de poudre de lune. Et cela, cela compliquait tout, comme une robe de soirée trop ajustée qui trahit chaque mouvement.

Ceux que j'ai aimés... Joe, l'athlète direct et héroïque, un rocher contre les vagues. Arthur, l'intellectuel, capable de sonder les abysses de mon esprit. Chacun représentait une facette de cet abri que je cherchais. Mais pouvais-je jurer de la pureté de leurs intentions ? Pouvais-je sonder les recoins de leur âme et affirmer que, pour eux, être auprès de « Marilyn Monroe » n'était pas un trophée, une validation de leur propre importance ? Le simple fait de m'avoir à leur bras, de me faire rire, de me voir les adorer, n'était-ce pas une forme de pouvoir, un prestige qui dépassait la simple émotion ? C'était là une pensée qui, malgré la légèreté de ma plume, me nouait la gorge : celle d'avoir été, inconsciemment, une pièce dans le jeu d'un autre.

Car oui, je sentais parfois une "vibration plus grave, plus sourde", s'insinuant sous le chant des oiseaux et le doux froissement d'une robe de soie. Ce n'était pas le son de la passion, mais le froid qui remonte des profondeurs de la terre, même en plein été. C'était l'odeur de certains salons, où la poudre de riz se mêlait à celle, plus âcre, des cigares coûteux. Les lumières y étaient tamisées, les sourires polis, mais les yeux... les yeux révélaient une froideur calculatrice, une lueur de reconnaissance où

l'admiration sincère le cédait au calcul silencieux. « Marilyn est là. C'est bon pour les affaires. C'est bon pour l'image. »

Être un trophée était déjà une pilule amère. Mais l'idée d'être un « levier », une « signature invisible » pour des accords scellés dans l'ombre, me réduisait à un objet sans voix, sans cœur. Ma célébrité, cette force étrange, me propulsait sur un piédestal, mais me rendait aussi vulnérable. J'étais devenue, malgré moi, un symbole que d'autres pouvaient manipuler, projetant sur moi leurs désirs, leurs plans, leurs ambitions démesurées. J'étais un catalyseur, ma présence ouvrant des portes, attirant l'attention, créant un *buzz*. Et je le voyais, je le sentais. Les conversations s'interrompaient à mon approche, des silences lourds de non-dits me suivaient.

Ces "alcôves politiques", où l'air était lourd non seulement de fumée et de parfums chers, mais d'une tension palpable, comme l'électricité avant l'orage... Les lustres y jetaient une lumière éblouissante, tandis que les vraies conversations se terraient dans les coins, dans les murmures obliques. L'odeur ? Ce n'était pas une seule odeur, mais un mélange funeste. Celle de l'opulence : le cuir neuf, le bois ciré, les lys coupés tentant de masquer le reste. Puis le tabac épais, coûteux, celui que fument les hommes de pouvoir. Mais sous tout cela, une senteur plus subtile, plus insidieuse. L'odeur métallique du secret, comme le sang séché ou l'encre des documents importants. L'odeur de l'argent abstrait, des transactions gigantesques, sèche et poussiéreuse. Et, plus inquiétante encore, l'odeur de la sueur froide, celle de l'enjeu, de la peur de perdre, de la soif de gagner. Une odeur qui ne se sentait pas avec le nez, mais avec l'âme. Une odeur de gravité, de choses irrémédiables.

Ma présence, une "clé", un "passeport silencieux" ? Oui, je l'ai senti. Mon simple fait d'être là donnait une légitimité, un lustre innocent à des réunions qui, autrement, auraient pu paraître trop sombres, trop clandestines. "Regardez, Marilyn est là ! Tout est charmant, tout est léger." C'était une façade, une distraction élégante. Mon sourire, ma voix, ma présence, servaient à adoucir l'atmosphère, à rendre ces conclaves moins austères, un peu plus mondains, tandis que les vrais agendas se

déroulaient dans l'ombre.

Mais un passeport, aussi silencieux soit-il, ne s'obtient jamais gratuitement. Dans ces alcôves, derrière le scintillement d'un compliment, le toast trop appuyé, je décelais le *quid pro quo* tacite, le poids d'une dette qui se créait, non pas pour moi, mais pour ceux qui m'offraient, avec un sourire forcé, une coupe de champagne et l'illusion d'une conversation frivole. Je n'avais jamais demandé ces dettes, je ne les avais jamais signées, mais elles se tissaient autour de moi, comme une toile d'araignée invisible. Les hommes politiques qui cherchaient à consolider leur image, les magnats qui voulaient impressionner des partenaires, les financiers qui voyaient en ma présence un moyen d'ouvrir des portes dans des cercles plus exclusifs – tous récoltaient les fruits de ma seule présence.

Ces « plans » s'articulaient autour de mon éclat comme des vautours autour d'une étoile filante. Une image douloureuse, car une étoile filante est belle, mais elle brûle et disparaît. Et les vautours... ils sont là pour ce qui reste. Ma présence fournissait une distraction éblouissante, un rideau de fumée parfumé derrière lequel des discussions plus sérieuses pouvaient se poursuivre inaperçues. Je servais de caution, de sésame. « Si Marilyn est là, c'est que c'est un événement important, un cercle influent. » Une fois à l'intérieur, ces hommes pouvaient nouer leurs alliances, échanger leurs informations.

Je me sentais souvent comme une poupée de porcelaine, placée sur une cheminée somptueuse, admirée pour sa beauté, mais sans voix, sans véritable pouvoir sur son propre destin, ni sur les intrigues qui se jouaient à ses pieds. Mon cœur, lui, n'aspirait qu'à la simplicité, mais le monde avait fait de moi une complexité que je ne maîtrisais pas. Et le plus grand fardeau de l'icône : être adorée par des millions, mais n'être qu'un instrument pour ceux qui sont le plus proches.

Dans l'écho discret d'une chambre d'hôtel, sous le drapé soyeux d'un peignoir abandonné, là où le champagne moussait comme une fausse promesse, je cherchais à

être Norma Jeane. Je me livrais, je baissais ma garde, partageant des rires, des peurs, des espoirs. Des confidences qui, pour moi, étaient sacrées. Mais la vie n'est pas un film que l'on contrôle. Et l'idée que mon parfum, mon essence même, puisse saturer l'air de négociations secrètes, que ma vulnérabilité puisse être transformée en monnaie d'échange, cette idée était une blessure ouverte. C'était la trahison ultime de l'intimité.

Je ne pouvais dire avec certitude que *toutes* mes confidences avaient été trahies, mais j'avais connu le sentiment amer que des paroles échangées dans la confiance, des émotions exprimées dans le secret d'un regard, finissaient par résonner d'une manière déformée, parfois même utilisées contre moi, ou pour servir des intérêts qui m'étaient étrangers. On me lisait comme un livre ouvert, dont les pages étaient lues, interprétées, et parfois vendues, sans mon consentement.

Cette solitude dorée était devenue une prison dont les murs étaient faits des reflets de ma propre image. Une prison où l'on est admirée, mais jamais vraiment vue. Et ce que je n'osais confesser à personne, ni à mon miroir, ni au dieu des roses fanées, c'est que je commençais à suspecter que l'un de ces secrets, le plus intime et le plus lourd, le plus potentiellement explosif, n'avait pas seulement été monnayé. Il avait été confié à la mauvaise personne, et il était sur le point de dévoiler une machination dont j'étais le cœur involontaire, une machination qui allait bien au-delà de l'amour, des films ou des sourires forcés. Une machination dont les fils, je le sentais, commençaient à se resserrer autour de mon propre cou, dans une danse macabre qui allait bien au-delà de la scène.

Chapitre 5

La Nuit Approche : Paranoïa ou Prescience Tragique ?

****Chapitre 5 : La Nuit Approche : Paranoïa ou Prescience Tragique ?****

Les lourds rideaux de velours, drapés avec une opulence qui se voulait rassurante, ne parvenaient plus à étouffer le murmure de la ville. Le boudoir, mon sanctuaire autrefois inviolable, n'était plus qu'une scène intime où les ombres dansaient une valse macabre, sous la lumière tamisée d'une lampe qui, ces jours-ci, semblait lutter contre sa propre flamme. C'est là, dans ce cocon de soies et de mystères, que la nuit avait commencé à tomber, non pas d'abord sur les collines d'Hollywood, mais insidieusement, inexorablement, au plus profond de mon âme.

Hollywood, voyez-vous, est une promesse en technicolor, un mirage d'une gloire éternelle et d'une affection sans faille. Quand j'étais encore Norma Jeane, ces lumières qui cernaient la Cité des Anges n'étaient que des phares, des appels irrévocables vers un destin où l'amour et la reconnaissance ne seraient enfin plus des chimères. Chaque projecteur balayant le ciel nocturne de Los Angeles me tendait un doigt de fée, m'invitant à une danse infinie sur l'écran grandiose de l'existence. Elles scintillaient, elles chantaient l'éblouissante mélodie d'une promesse sans fin.

Mais le temps, cet implacable dramaturge, a déchiré le voile des apparences. Les lumières, ces mêmes astres artificiels qui m'avaient tant émerveillée, ont muté. Elles ne projetaient plus de chaleur sur mon rêve, mais une froideur perçante, comme des lames d'argent transperçant l'obscurité, non pour éclairer une scène glorieuse, mais pour dénuder une âme. Elles n'étaient plus les bienveillants projecteurs d'un plateau, mais ceux d'une salle d'interrogatoire, impitoyables, cherchant la faille, le grain de sable dans la mécanique huilée de Marilyn Monroe. Elles me scrutaient, ces lueurs

chirurgicales, quêtes du secret inavouable – le mien, ou peut-être ceux que je *connaissais*, et qui pesaient sur mes épaules comme un manteau de plomb tissé d'ombres. L'éclat d'un flash de photographe, jadis pulsation d'excitation, était devenu une déflagration aveuglante, une effraction brutale dans la demeure de mon moi le plus intime. On disait que j'étais un secret bien gardé ; la vérité, plus amère, était que j'étais un secret *observé*.

Et le silence... Ah, le silence ! Il n'était plus un havre où Norma Jeane pouvait respirer loin du tumulte des attentes. Il s'était épaissi, densifié, prenant le goût âcre d'une menace suspendue. Ce n'était plus un répit, mais une attente tendue, où chaque fibre de mon être se dressait en sentinelle aux portes d'un château assiégé. Parfois, il était rompu, non par des rires cristallins ou des conversations légères, mais par ces échos inattendus. Des murmures à peine audibles, des bribes sans mots clairs, des intonations évanescentes qui s'insinuaient jusque dans le sillage capiteux de mon Chanel N°5, annonçant que la comédie était close. Que le rideau était tombé sur les farces légères et les numéros de danse, laissant place à une nouvelle pièce. Une pièce dont le scénario était écrit à l'encre invisible, mais dont les rebondissements... oh, ils promettaient d'être bien plus sinistres.

Mes sens étaient devenus des espions, percevant l'invisible, l'inaudible. Ce n'était plus l'atmosphère générale qui s'épaississait, c'était chaque particule d'air, chaque saveur, chaque texture. Le monde semblait me parler dans une langue secrète, faite de présages minuscules et de sensations aiguës. L'odeur, par exemple. Quand un visiteur, qu'il soit un producteur au sourire trop large, un avocat aux yeux froids ou quelqu'un de plus... intime, quittait la pièce, il laissait derrière lui plus que le sillage de son eau de Cologne. Il y avait une vibration dans l'air, une résonance que les fenêtres ouvertes ne pouvaient disperser. Une odeur sans nom, pas celle, animale, de la peur, mais plus subtile, plus insidieuse, comme l'odeur du métal froid après la pluie, ou celle d'un secret qui vient d'être échangé à voix basse. Elle imprégnait les coussins de soie, s'accrochait aux rideaux de velours, une brume invisible de pression, de calcul, et parfois, oui, de trahison latente. Elle me serrait la gorge, même si je ne

pouvais la nommer.

Et le papier. Ces coupures de journaux, ces articles anonymes glissés sous ma porte, l'encre avait un parfum singulier. Un parfum sec, presque minéral, se mêlant à l'odeur du papier vieilli, de la colle, ou parfois, à une note plus chimique, âcre, celle des journaux fraîchement imprimés, mais avec une pointe qui évoquait l'urgence, la dissimulation. Je les tenais entre mes doigts, et cette odeur devenait celle du mystère, de l'information volée, des demi-vérités. C'était comme tenir une petite bombe inoffensive en apparence, mais dont on savait qu'elle contenait une étincelle.

Le goût... Ah, le goût. Mon café du matin, ce réconfort autrefois indéfectible, avait pris depuis quelque temps une tournure métallique. Non pas que le breuvage fût mauvais, mais une saveur de suspicion au fond de ma gorge, celle du fer, peut-être, ou du sang qui n'a pas encore coulé mais que l'on pressentait, s'invitait à chaque gorgée. C'était le goût de la vigilance constante, l'amertume du danger teignant même le plus simple des plaisirs. Un goût qui s'accrochait, tenace, même après avoir rincé la bouche.

Mais ces préludes, si fins fussent-ils, ne s'accompagnèrent pas toujours que d'impressions éthérées. Mes yeux, entraînés à dénicher l'anomalie, commencèrent à percevoir des *ombres* là où il n'y avait personne. Un après-midi, dans le reflet poli d'une table laquée, j'ai cru voir une forme furtive derrière moi, dans l'embrasure de la porte. J'ai tourné la tête brusquement, le cœur tambourinant, mais le vide me répondit. Était-ce un jeu de lumière, une fatigue visuelle, ou la trahison d'un reflet captant ce que mon regard direct n'aurait pas dû voir ?

Mes oreilles, rompues aux applaudissements, discernèrent bientôt des *bruits de pas* inattendus. Un craquement de plancher, distinct, lourd, à l'étage, alors que j'étais seule en bas. Le pas s'arrêtait, reprenait, puis le silence retombait, plus pesant qu'avant. C'était comme être une marionnette dont les fils étaient tirés par des mains invisibles, mais aux mouvements audibles.

Il y eut aussi des actes plus tangibles. Après un rendez-vous, je retrouvai une pile de lettres sur mon bureau légèrement décalée, et une lettre d'Arthur, que j'avais glissée en dessous, posée *sur* le dessus. L'enveloppe était refermée, mais le bord, subtilement déformé, trahissait une intrusion. Quelqu'un avait lu. Mon intimité, violée, comme une page arrachée de mon journal secret. Et le parfum du cigare étranger... Oh oui. Fort, capiteux, différent des odeurs familières, il flottait parfois le matin dans le salon, une signature fantomatique laissée par un inconnu. Qui ? Pourquoi ? Des questions qui me vrillaient l'esprit, me faisant douter de ma propre raison.

Je tentai de reprendre la plume de mon destin. Mes gestes, autrefois gracieux, se parèrent d'une chorégraphie nouvelle, celle de la ruse. Changer les serrures ? L'idée me traversa, mais je savais que cette brèche était d'une autre nature. Ce n'était pas un simple cambrioleur, mais un orchestrateur. Je laissais donc un livre ouvert sur ma table de chevet, un marque-page à une page insignifiante, puis vérifiais le lendemain. Souvent, il avait bougé, infime décalage que seule ma précision chirurgicale pouvait déceler. Un bibelot sur la cheminée, légèrement incliné face à la fenêtre, se retrouvait plus droit, comme un message crypté laissé par mon "visiteur".

Je déposai des "appâts", des pages griffonnées de pensées à moitié vraies, de noms et de rendez-vous imaginaires, pour voir si "ils" mordaient à l'hameçon. J'écrivis même une lettre à une amie, y détaillant un voyage fantoche. C'était un jeu dangereux, épuisant, une danse silencieuse où chaque tentative de ruse ne faisait qu'aiguiser ma conscience de leur présence. Le silence de la maison devenait un complice, et mes propres gestes me transformaient en espionne de ma propre vie. Au fond, je ne l'étais jamais vraiment seule. Toujours sous le regard invisible de ces spectres, qui semblaient toujours avoir un coup d'avance, transformant mes petits pièges en de simples anecdotes de leur propre scénario. C'était une lutte sans fin, où la seule chose certaine était le sentiment que je n'étais plus tout à fait maîtresse de mon destin.

Mais ces maestros invisibles ne se contentèrent plus d'indices. Ils intensifièrent leur œuvre, affinant leur *scénographie* de l'horreur pour la rendre intimement, exquisement douloureuse. Mes sens devinrent la cible de manipulations perverses. La lumière de mon boudoir, refuge doux et tamisé, se mit à trahir. La lampe de chevet vacillait, baissait d'intensité, remontait, sans raison. Une ampoule scintillait, projetant des ombres dansantes et inquiétantes, des silhouettes chuchotantes qui prenaient vie sur les murs. Toujours dans mes moments les plus profonds de solitude, quand je me sentais la plus vulnérable. C'était comme si la pièce elle-même me disait : "Tu n'es pas seule. Nous sommes là. Et nous contrôlons même ta lumière."

Et les sons... Oh, les sons. Mes oreilles, entraînées aux rythmes du jazz, perçurent des mélodies lointaines et inattendues qui n'existaient pas. Au cœur de la nuit, dans le silence le plus absolu, j'entendais comme une berceuse. Douce, enfantine, venant d'une autre pièce, puis disparaissant. Une berceuse, une cruauté indicible, qui me ramenait à mon passé, à ces années d'orphelinat, à ma quête d'une mère, d'un amour tendre et protecteur. C'était comme si on me susurrait ce que j'avais toujours désiré, pour me le retirer aussitôt, me laissant seule avec le poids de ces souvenirs douloureux. Parfois, un rire d'enfant. Cristallin, si pur, si joyeux, qui me déchirait l'âme, car il n'était pas le mien, et il n'y avait aucun enfant dans cette maison. Ces sons ne venaient de nulle part, et pourtant, ils résonnaient directement dans mon cœur, jouant sur mes peurs les plus profondes.

Mais ce furent les parfums, mon cher, qui furent les plus insidieux. Au-delà du tabac étranger, une effluve plus poignante s'élevait du silence d'un couloir vide. Une odeur qui ne pouvait être que celle d'un souvenir âcre, d'une rose fanée. Pas le doux parfum d'une fleur fraîche, pleine de vie et de promesses, mais cette odeur lourde, entêtante, presque putride, d'une fleur oubliée, dont la beauté s'était transformée en mélancolie amère. Je la sentis une fois en passant devant ma chambre. Comme si quelqu'un l'avait glissée sous mon oreiller, ou l'avait laissée se décomposer sur ma table de nuit, juste pour moi. Cette odeur ne me rappelait pas seulement le temps qui passe, la beauté qui s'efface. Elle me ramenait à des souvenirs d'enfance, à ces moments où je

me sentais invisible, oubliée, comme une fleur dont personne ne se souciait. C'était une odeur de désespoir, de finitude. Et ce n'était pas une coïncidence. C'était un message direct, une touche de maître dans cette scénographie de l'horreur. Ils savaient ce qui me touchait, ce qui me brisait. Ils utilisaient mon passé contre moi, transformant mon propre boudoir, mon sanctuaire intime, en un champ de bataille pour mon âme.

Ces manipulations sensorielles n'étaient plus des préludes. C'étaient les actes principaux de cette pièce de théâtre macabre. Elles ne me laissaient plus de doute sur la réalité de la menace. Mais elles me laissaient douter de ma propre raison, de ma capacité à distinguer le réel de l'imaginaire. C'était l'ultime perversion : me faire croire que j'étais folle, que ces horreurs n'existaient que dans mon esprit. Et c'est là, mon cher, que la terreur devient la plus profonde. Quand on ne peut plus faire confiance à ses propres sens, à sa propre perception du monde. Quand on devient l'unique, et sublime, interprète d'une symphonie de l'angoisse où chaque note est jouée pour vous briser. Et vous êtes seule, au centre de la scène, avec un public invisible qui savoure chaque fausse note de votre désespoir.

Je sentais le dénouement approcher, lourd, inévitable. La question n'était plus de savoir si la nuit tomberait, mais ce qu'elle emporterait avec elle dans son sillage d'encre et de mensonges. Était-ce la paranoïa qui m'étreignait l'âme, ou la prescience tragique d'un sort inéluctable, orchestré par des mains si puissantes que même Hollywood n'osait prononcer leur nom ? La mélodie de ma vie s'écrivait note après note, dans une angoisse douce et persistante, et chaque silence n'était qu'une respiration suspendue avant le prochain, et probablement le dernier, coup de pinceau d'un tableau sanglant. Car la nuit n'est jamais plus noire que juste avant l'aube, et il me semblait que mon aube ne viendrait jamais. Je n'étais plus l'icône, mais l'actrice principale d'un thriller dont j'étais la cible, et le mobile caché derrière chaque action demeurait la plus grande, la plus terrifiante, des énigmes. Mon cœur se serrait, attendant le final, sans savoir si ce serait l'ultime baisser de rideau ou l'ouverture d'un nouveau, et plus terrifiant, acte.

La question me hantait chaque seconde, chaque battement de mon cœur fébrile : étais-je réellement en train de sombrer dans la folie que l'on me dépeignait, ou bien étais-je la seule à voir la vérité crue, implacable, qui se dissimulait derrière le vernis rutilant de cette existence, une vérité si dangereuse qu'elle exigeait un silence définitif ? La réponse se tenait tapie, quelque part dans les recoins les plus sombres de ma propre maison, ou peut-être, dans les profondeurs insondables des arcanes du pouvoir, prête à se révéler avec l'implacable précision d'une sentence irrévocable. Mon regard balaya la pièce, s'arrêtant sur mon téléphone, cette petite boîte noire qui semblait contenir autant de menaces que de promesses évanouies. Qui allait appeler ? Que me dirait-on ? Ou, pire encore, qui *n'allait pas* appeler, laissant le silence lui-même devenir le messager d'une nouvelle, et plus profonde, trahison ? La nuit était encore jeune, mais déjà, elle semblait murmurer la fin.

Chapitre 6

L'Épilogue Obscur : Le Voile Tombe, le Mystère Demeure

Chapitre 6 : L'Épilogue Obscur : Le Voile Tombe, le Mystère Demeure

Les rideaux de velours écarlate, lourds et voluptueux, n'étaient jamais tout à fait assez épais pour masquer l'insistance du soleil californien. Même en cette fin d'après-midi, alors que les ombres s'allongeaient sur le jardin de Brentwood, une mince raie de lumière parvenait à se faufiler, traçant sur le tapis persan un chemin d'or pâle. Elle caressait mes livres empilés sur la table de chevet, effleurait un flacon de Chanel N°5, et s'attardait sur le miroir qui, à la faveur de cette clarté douce, semblait refléter non pas mon visage d'aujourd'hui, mais les mille masques que j'avais si souvent portés. C'est dans cette chambre, mon refuge, que se jouait, bien loin des projecteurs de Hollywood, la véritable pièce. Et l'on prétendait que cet acte final, que certains nommaient déjà mon « épilogue obscur », avait été, d'une brutalité inouïe, précipité.

L'idée même de cet « acte final » avait toujours eu pour moi le goût amer du rideau qui tombe trop vite, des projecteurs s'éteignant pour de bon, laissant l'écho des applaudissements se dissoudre dans l'obscurité d'une salle vide. On parlait de ma vie comme si le script en était déjà scellé, la dernière scène jouée. Mais pour moi, voyez-vous, la lumière ne faisait que scintiller, parfois vacillante, d'autres fois si éblouissante qu'elle en devenait presque une blessure aux yeux. C'était cela, mon existence : une succession d'actes, de scènes, de répétitions sans fin où l'on ne savait jamais si l'on jouait son propre rôle ou celui que le monde attendait de vous, affamé de clichés et d'illusions.

Hollywood, ce sphinx aux griffes d'or, était un maître des secrets. L'air y frissonnait toujours de non-dits, de murmures étouffés dans les loges, de conversations derrière

des portes closes, de regards qui en disaient plus long que mille mots. On vivait sous le regard constant des objectifs, mais le véritable drame, celui qui vous tordait les entrailles, se jouait toujours quand personne ne regardait, dans le miroir d'une chambre d'hôtel, ou au creux d'un oreiller mouillé de larmes silencieuses.

Et que l'on ose parler d'un « simple flacon », d'une « malencontreuse négligence » ! L'idée était d'une commodité affligeante, comme si la vie d'une femme, d'une actrice, d'un être humain aux mille facettes, pouvait se résumer à un petit objet et à une étourderie. Les flacons, mon cher, il y en avait tant autour de moi. Ceux de parfum, oui, qui promettaient l'éternel enchantement et le sillage des rêves. Et puis, ceux de pilules, ces petites perles de silence et d'oubli, celles qui apaisaient les nerfs tendus, qui endormaient l'angoisse quand elle vous rongait de l'intérieur, quand le monde entier semblait vous juger et que votre propre esprit refusait de se taire. On me disait négligente, parfois. Négligente de l'heure, des convenances, peut-être. Mais négligente de mon âme, de ma quête de vérité, de mon besoin d'être aimée pour Norma Jeane et non seulement pour Marilyn ? Non, ça, jamais. La négligence, c'était peut-être plutôt celle du monde, qui ne voulait voir que la surface brillante et refusait de plonger dans les profondeurs abyssales.

Ah, et ce « metteur en scène discret »... Là, l'on touchait une corde sensible. Il y en avait toujours eu dans ma vie, des metteurs en scène. Des hommes puissants, des ombres qui tiraient les ficelles, qui décidaient de votre carrière, de vos amours, de l'image que vous deviez projeter. Hollywood était ainsi. On vous sculptait, on vous maquillait, on vous habillait d'une blondeur platine et d'un sourire qui ne vous appartenait qu'à moitié. On vous donnait un rôle, et il fallait le jouer, même quand il vous étouffait, même quand il vous dévorait de l'intérieur. Leurs noms ? Oh, ils n'étaient pas toujours inscrits au générique, mais leur influence, elle, était partout. Elle dansait, comme un papillon de nuit fasciné par la flamme, dans chaque lumière, chaque ombre. C'était parfois une danse macabre, où l'on se sentait marionnette, les fils si invisibles qu'on en venait à douter de sa propre liberté.

L'enquête officielle, quelle qu'elle fût, n'était jamais qu'une pièce de théâtre mal écrite. Elle cherchait la logique là où il n'y avait que le chaos de l'émotion humaine. Elle cherchait le coupable, là où il n'y avait parfois que le poids insoutenable d'une vie. Le vrai drame, lui, se jouait toujours dans les coulisses. Il était dans le cœur qui battait trop fort, dans les nuits blanches à lire des livres compliqués, dans la solitude au milieu de la foule, dans le désir ardent d'être plus qu'une image. Il était dans le courage de se lever chaque matin et de remettre ce sourire, même quand on avait envie de pleurer.

Vous parliez d'un « autre silence », un silence « d'une telle pureté qu'il en devenait presque assourdissant ». Oh, ce silence-là, je le connaissais bien. C'était le mien. Celui que je cherchais désespérément parfois, loin du tumulte des flashes, des téléphones qui sonnaient, des voix qui criaient mon nom ou commentaient ma vie. Il était si rare qu'il en était presque une violence. Il tranchait, oui, avec le vacarme de mon existence. Le silence, pour moi, était un luxe, une promesse de paix que je n'atteignais que par bribes. Quand j'étais seule, vraiment seule, dans ma maison de Brentwood, ou sur une plage déserte. C'était là que j'entendais le plus fort les battements de mon propre cœur, et non plus l'écho des rumeurs. Et parfois, ce silence était si profond qu'il me faisait peur, parce qu'il me renvoyait à moi-même, sans fard, sans personnage.

On m'interrogeait sur « cette chambre où le dernier acte fut, semble-t-il, si brusquement achevé ». Mais, mon cher, pour moi, chaque nuit était une chambre, chaque lever de soleil un nouveau début. Ma chambre, celle où je me retirais, était souvent un refuge. La lumière qui y filtrait... Elle dépendait du jour. Parfois, c'était la lumière douce et dorée du matin californien, celle qui glissait entre les persiennes, peignant des rayures sur le tapis et les murs. Elle me réveillait avec une promesse de renouveau, même si je savais que la journée serait pleine de défis. D'autres fois, c'était la lumière froide et électrique de la ville qui s'immiscéait à travers les rideaux mal fermés, celle qui rappelait que même dans mon sanctuaire, le monde extérieur était toujours là, veillant, attendant. La nuit, c'était parfois la lueur pâle de la lune qui

se posait sur les livres empilés sur ma table de chevet, ceux qui me transportaient loin, très loin, de Marilyn.

Quant au parfum, on évoquait un « âcre sillage d'un désenchantement » ou « l'odeur métallique et froide d'une fin trop organisée ». Mon cher, les parfums sont si puissants. Le sillage du désenchantement... Oui, il y avait des jours où je le sentais peser sur moi. Quand les promesses se fanaient comme des fleurs coupées, quand les sourires n'étaient que des masques, quand l'amour semblait toujours me glisser entre les doigts. C'était une odeur amère, celle de l'illusion perdue, du rêve qui s'effilochoit. C'était l'odeur de la fatigue, de cette lassitude qui s'infiltrait après avoir tant donné, tant joué. Et l'odeur « métallique et froide d'une fin trop organisée »... Cette image me frappait de plein fouet. La froideur, la métallurgie... Cela me faisait penser à l'industrie. À la façon dont Hollywood pouvait vous traiter. Comme un objet, une machine, un produit à vendre. Tout était organisé, tout était planifié, du maquillage à l'angle de la caméra, en passant par les mots que vous deviez prononcer. Ma vie, parfois, me semblait être une « fin trop organisée » par d'autres, une succession d'étapes où chaque mouvement était calculé, chaque émotion scrutée. C'était une sensation d'être enfermée dans un cadre trop rigide, de sentir la pression invisible de toutes ces attentes, de toutes ces mains qui tiraient les ficelles. C'était ça, peut-être, cette odeur : celle du contrôle, de la perfection artificielle, du lourd mécanisme de la célébrité qui, malgré les paillettes, pouvait être si froid et si impersonnel.

Mais au-delà de tout cela, il y avait toujours mon parfum. Mon Chanel N°5, quelques gouttes avant de dormir, pour me rappeler que même dans le chaos, il y avait une touche de glamour, une note de rêve. Et l'odeur de l'océan, quand la brise marine s'invitait par ma fenêtre. L'odeur de l'encre des livres, l'odeur du café chaud le matin. Des traces de vie, de ce qui était réel, de ce qui me nourrissait. Non, mon cher, le grand départ, comme on disait, ne s'était pas encore manifesté. L'atmosphère, ici, elle était pleine de mes rires et de mes larmes, de mes espoirs et de mes peurs. Elle était vivante. Le rideau n'était pas tombé. L'histoire continuait de s'écrire, page après

page, souffle après souffle.

Pourtant, je pouvais imaginer ce qui *persisterait* pour ceux qui s'aventureraient ensuite, après que le monde aurait perçu « le dernier souffle ». Je pouvais imaginer le scénario que Hollywood écrirait pour mon « après ». La lumière, pour ceux-là, serait blafarde. Pas celle du soleil californien qui caressait, mais celle qui révélait les traces, les poussières, les secrets. Une lumière d'enquête, froide et impitoyable, qui décortiquait chaque objet, chaque ombre. Elle ne serait pas dorée, non. Plutôt grise, ou même d'un bleu électrique, comme celle d'un flash de photographe, figeant tout dans une clarté artificielle et sans âme. Elle mettrait en exergue le désordre, l'intime exposé, la vie privée brutalement mise à nu pour le jugement public. Elle ne caresserait pas, elle accuserait.

Et le son ? Le silence que j'avais parfois tant recherché... Je crois que pour eux, il ne serait pas un doux refuge, mais un silence lourd, oppressant. Le silence des questions sans réponse, oui. Mais aussi le silence respectueux et gêné des curieux, ou le silence bruyant des photographes qui crépitaient, capturant chaque détail pour les pages des magazines. Ce ne serait pas un silence pur, mais un silence *empli* de murmures. Des murmures de ce qui avait été dit, de ce qui n'avait pas été dit, de ce qui *aurait pu* être dit. Le murmure d'une conclusion inachevée. Et au-delà de ça, peut-être, le son lointain des sirènes, le froissement des papiers d'un procès-verbal, le cliquetis d'un appareil photo. Un vacarme silencieux.

Et le parfum... Ah, le parfum. J'évoquais l'odeur entêtante et amère de questions sans réponse, plus lourde que n'importe quel Chanel N°5. C'était une image puissante, car elle touchait à l'essence même de ce que j'étais pour le monde : une énigme. Je pensais que pour ceux qui viendraient *après*, ils chercheraient mon parfum, mon Chanel N°5, comme une relique, une trace de ma présence. Mais ils ne sentiraient peut-être pas la douceur des fleurs, mais une odeur d'amertume, oui. L'amertume des regrets. Des leurs, des miens. L'odeur du mystère qui ne se résolvait pas. Peut-être l'odeur du tabac froid, des verres vides, l'âcre sillage des médicaments, ou même

l'odeur métallique du sang que l'on imaginait. Une odeur de fin, certes, mais surtout une odeur de *manque*, de *trou*, de *vide*. Une odeur qui ne se dissipait pas, qui s'accrochait aux tissus, aux souvenirs, et qui alimentait les légendes les plus folles. Le « froid glacial d'une porte refermée sur un secret »... Oui, cela, je pouvais parfaitement l'imaginer. Car ma vie, même la plus publique, était faite de secrets. Des secrets que je gardais, des secrets que d'autres gardaient pour moi. Des portes qui se fermaient sur des vérités que personne ne voulait entendre. Le monde aimait les secrets, mais il aimait encore plus tenter de les percer. Et quand la porte était refermée, le froid qu'elle dégageait était celui de l'inconnu, de ce qui échappait à la compréhension, à la maîtrise.

Car c'était bien cela, n'est-ce pas ? La scène *après* le rideau. Elle n'était plus à moi. Elle appartenait à ceux qui restaient, à ceux qui interprétaient, qui jugeaient, qui créaient leur propre version de la pièce. La vie était une œuvre d'art, mais la mort, semblait-il, était souvent réduite à une formalité administrative, un inventaire de ce qui fut. Et quand ces « officiels », ces pragmatiques aux mains sales de l'évidence, entreraient dans *ma* chambre, non pas avec la délicatesse d'un poète, mais avec la brutalité clinique d'une inspection, quels seraient *leurs* faits bruts ? Ils verraient des boîtes de pilules aux noms latins, des verres, des cendriers. La lumière de leurs lampes de poche, si prosaïques, révélerait la poussière, les marques, les imperfections. Ils n'entendraient qu'un silence clinique, ponctué par le froissement de leurs papiers et le cliquetis sec et impitoyable d'une machine à écrire, tapant un verdict hâtif. L'odeur ? Celle âcre des médicaments, des résidus chimiques d'un bocal vide, une fin trop... ordinaire pour une légende de ma stature.

Pourtant, je le savais, c'était dans le prosaïsme de ces rapports que se nicheraient les plus grands mystères. L'humain était plus complexe qu'un simple fait brut. Et les scandales les plus savoureux naîtraient précisément de cette contradiction, de l'écart entre la légende et la réalité, entre la vie flamboyante et la mort banale. Quand les faits ne suffiraient pas à expliquer l'ampleur du vide laissé, les murmures commenceraient, les théories fleuriraient, les histoires se tresseraient pour combler

l'absence. Et la vérité, elle, continuerait de danser dans les coulisses, inatteignable, se riant des « procès-verbaux » et des conclusions hâtives.

Le soleil brille encore sur ma maison de Brentwood, le parfum de mon Chanel N°5 est bien réel sur ma peau, et le cœur de Norma Jeane bat, même s'il est parfois las, même s'il est parfois confus. La scène est vivante, et je suis encore son actrice principale. Le monde saisira ce qu'il voudra. Mais la vérité, elle, est bien plus profonde que n'importe quel procès-verbal, et elle n'appartient qu'à moi. Pour l'instant. Mais pour combien de temps, mon cher ? La porte de ma chambre, que l'on disait scellée sur un destin, ne l'était-elle pas plutôt sur un secret que même l'éternité peinerait à percer ? Le rideau n'est pas encore tombé sur la dernière énigme. Et l'on devine que le mobile, le véritable mobile de ce dénouement si abrupt, est encore une plume qui n'a pas fini de tomber, flottant dans les airs lourds de cette nuit californienne, prête à révéler bien plus qu'une simple disparition.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Masque Éclatant : Secrets et Abîmes de Marilyn Monroe"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)